QUELQUES CHIFFRES SUR LA CONSCIENCE HISTORIQUE AUX ÉTATS-UNIS

Thomas Bender est professeur de sciences humaines et professeur d'histoire à l'Université de New York. Ses travaux et son enseignement ont mis l'accent sur l'histoire des intellectuels et leur relation avec la société en général, avec un accent particulier sur la culture de la ville et les études des disciplines académiques. Il est l'auteur principal de *The Education of Historians for the Twenty-First Century* (2004). Dans ce livre, et dans des articles publiés dans des journaux professionnels et plus généraux, il a souvent plaidé pour la responsabilité de la discipline face au grand public et vice versa.

RÉSUMÉ

Les comparaisons quantitatives des attitudes face à l'histoire dans quatre pays (Canada, É.-U., R.-U., France) révèlent beaucoup de similarités, y compris beaucoup de respect pour l'importance de la connaissance historique. Plus important encore, les données révèlent d'importantes différences linguistiques/ethno-raciales, générationnelles, et de classe en ce qui a trait à faire confiance à l'histoire telle que présentée dans les écoles et d'autres médias. La plus intéressante d'entre elles est l'histoire « critique » par opposition à l'histoire facile à digérer : les répondants plus âgés sont mal à l'aise avec une approche critique, tandis que ceux plus récemment formés, que ce soit dans les écoles secondaires ou les collèges et dont la critique de l'histoire fait partie de leur programme d'études, sont beaucoup plus à l'aise et plus prêts à combiner en même temps un fort sentiment d'appartenance à la nation, la région et le groupe. Les données fournissent également une base pour une évaluation qualitative une étude de suivi sophistiquée.

Les données de sondage recueillies par l'Association d'études canadiennes abordent la question de la conscience historique au Canada et – avec des données comparatives pour les États-Unis, la France et la Grande-Bretagne – constituent une base de connaissances précieuse dans le but d'observer la place que tient l'histoire dans la vie quotidienne de citoyens de ces quatre nations. Ceci étant dit, je ne suis pas convaincu que ces données sont directement liées à la « conscience historique ». Cependant, elles fournissent un important point de départ pour des recherches ultérieures, des recherches qui seraient en mesure de poser des questions différentes, certaines qui devraient être de nature qualitative plutôt que quantitative. D'une importance majeure pour nous est également la recherche faite par Raphaël Gani qui *démontre que des données qualitatives intéressantes peuvent être obtenues sous forme quantitatives….quantifiées.*

Jusqu'à maintenant, le projet a permis de recueillir une quantité importante d'informations quantitatives précieuses à propos d'*attitudes* envers l'histoire. Ces données constituent une base solide à partir de laquelle on peut construire un sondage plus qualitatif pour nous permettre d'approfondir la signification de ces données et ainsi nous offrir une compréhension de la « conscience historique » contemporaine présente au cœur de ces quatre nations. En ayant accès à ce genre d'information, il sera possible d'observer plus en profondeur les notions populaires de *signification* de l'histoire et la façon de laquelle celle-ci est *utilisée*, de connaissance historique, et ce que l'on entend généralement par la pensée historique. Tout nous porte à croire qu'il est possible d'identifier l'utilité de la conscience historique dans les propos des individus concernant *leur vie quotidienne en société.*

Si ces données ne représentent qu'une première étape dans notre démarche, elles font preuves néanmoins de découvertes importantes. Une de ces découvertes est que peu de différences significatives ont émergé entre les quatre nations dans notre sondage. Nous avons souvent tendance à oublier que d'enquêter sur les similarités est aussi important que d'observer les différences. En effet, le fait qu'il y ait une grande similarité entre ces pays tend à suggérer que le rôle de l'histoire dans la vie civique de ces nations peut être un fait établi. Ceci est une donnée réconfortante. Il y a eu relativement peu de surprises dans les réponses fournies au sondage, et ceci est également positif selon moi. Bien que la plupart des résultats fussent anticipés, de la même manière que les scientifiques étudiant la nature se réjouissent par des résultats prévisibles, nous devons également nous réjouir par la prévisibilité. Des hypothèses vagues sont désormais des connaissances

empiriques établies. Nous détenons donc des bases solides pour de futures recherches, autant autour de nouveaux questionnements que pour un approfondissement des questions de différences ou de similarités abordées ici.

Il y a un résultat qui m'a surpris. J'aurais cru que les Français se considéreraient beaucoup plus érudits à propos de leur propre histoire que les individus des autres pays. Cependant, les résultats des auto-évaluations des répondants français ont été les plus faibles pour cette question. Ceci étant dit, la tendance est plus à la convergence qu'elle ne l'est à la divergence. Et pourquoi pas, non ? Ce résultat nous rappelle quelque chose que l'on ne doit pas oublier. La culture du Canada et des États-Unis a son origine en Grande-Bretagne, et pour ce qui est du Canada, une partie importante de celle-ci vient également de l'héritage français. Dans des termes généraux, il y a une culture historique nord-atlantique qui est partagée par ces quatre nations. Si on avait comparé le Canada à la Chine, ou à l'Union Soviétique, ou à l'Afrique du Sud, des différences significatives auraient probablement émergé beaucoup plus fréquemment. Et encore, mon argument central ici est que la confirmation de certaines de nos hypothèses est aussi précieuse en recherche que ne l'est la découverte de faits inattendus.

Les différences les plus significatives qui ont fait surface entre les nations sont celles qui sont le plus souvent associées aux divergences de l'ordre ethno-religieux. Ceci se traduit par, dans notre exemple, les différences associées à la langue française et anglaise au Canada, et aux différences entre les blancs et les noirs aux États-Unis. Ces divergences sont importantes, quoiqu'aux États-Unis – je n'ai pas de données pour cette variable pour le Canada – la fierté en son pays traverse les barrières raciales. Ceci n'est peut-être pas très clairement observable pour la catégorie « Fortement en accord » dans notre recherche. (Ceci n'est pas très étonnant considérant que cette minorité a, à travers les années, reçu des promesses qui n'ont jamais abouti). C'est pour cette raison que je vais me concentrer sur le second niveau d'accord – « En accord ». Un grand nombre d'individus de race blanche et d'individus de race noire ont signifié être « En accord », et ils étaient beaucoup plus nombreux dans la catégorie « En accord » que dans la catégorie « Fortement en accord ». Une seconde considération se dessine en parallèle à la fierté nationale : l'importance accordée à l'histoire familiale ou régionale est évidemment très compatible avec un fort engagement envers la nation. Cette tendance à faire des affiliations ou des identifications multiples en association avec un fort engagement envers sa nation tend à faire ressortir la possibilité d'une conceptualisation plus cosmopolite de l'identité moderne, je vais revenir à ce constat à la fin de ce texte.

Le résultat le plus précieux émergeant de ce sondage est le lien profond et complexe entre la connaissance de l'histoire, particulièrement de l'histoire nationale, et les idées et les sentiments entourant sa nation. Cette association n'est cependant pas nouvelle ; en effet, l'histoire comme discipline académique est apparue en collaborateur culturel lors de la création de l'État-nation moderne par les politiciens. Comme l'a soutenu l'historien français Ernest Renan en 1882, lorsque la France fut en plein projet de création de sa Troisième République, c'est la mémoire commune et l'histoire (ainsi que l'oubli) qui maintiennent l'identification nationale. Mais il est intéressant d'observer l'engrenage des données sur l'attachement de l'individu à sa nation et sur son attachement à sa ville ou sa région (à l'exception de la France où le sentiment envers sa nation prévaut sur tous les autres types d'attachement) en lien avec l'identité ethno-culturel. Peut-être que la conscience historique en elle-même peut permettre, à travers une capacité… inclusive envers les associations, le foisonnement de liens d'associations ou d'identifications multiples, voire même illimités.

C'est pour cette raison que je suis déçu que ni le sondage canadien ni le sondage américain n'ait inclut de catégorie distincte de Premières nations ou d'Autochtones. Leurs cultures sont riches en conscience historique, et leurs identités sont maintenues grâce à leurs récits historiques. Cependant, leur conscience historique a été formée et maintenue de façon différente de la nôtre, avec un rôle plus important attribué à l'histoire orale et aux artéfacts. Et la relation qu'entretiennent les Autochtones envers la nation, autant au Canada qu'aux États-Unis, est significativement différente de celle vécue par les autres groupes sociaux.

En cette époque où la pensée critique est le mantra de la réforme du système d'éducation au États-Unis, ce questionnement autour de la sensibilité envers la critique de l'histoire nationale semble très opportun. En tant qu'enseignant d'histoire, ceci est bien entendu une de mes préoccupations centrales. Évidemment, certaines personnes s'inquiètent qu'une attitude critique envers l'histoire nationale implique une présentation négative de certains faits du passé, affaiblissant ainsi l'attachement envers la nation. Une telle logique (fallacieuse) *interprète mal* le but d'un tel procédé. Si nous voulons que l'histoire ait quelconque valeur personnelle ou sociale que ce soit, elle doit s'accompagner d'un désir de compréhension envers la complexité qui se dégage par le raisonnement critique. Sans ce désir de compréhension envers la façon dont fonctionne la société, l'histoire devient inutile en tant qu'outil servant à la compréhension de la situation personnelle et collective de chaque individu et en tant qu'outil pouvant nous permettre d'établir des façons d'améliorer notre sort. De

plus, la malhonnêteté de l'histoire rose-bonbon, facilement mise à nue, dépouille les institutions scolaires de leur légitimité. D'où le pouvoir et les nombreuses ventes du livre de James W. Loewen, *Lies My Teacher Told Me* (1995).

D'après les données du sondage concernant les États-Unis, il semblerait que plus un répondant est avancé en âge, plus il est mal à l'aise face aux critiques formulées contre le passé de son pays. À un niveau individuel, ceci peut être interprété comme le résultat normal d'une progression naturelle. Il semblerait qu'il existe une tendance universelle à ce que les personnes avancées en âge se méfient des changements qui les éloignent de leurs normes de jeunesse et qu'ils développent un scepticisme accru envers les générations suivantes. De plus, plus longue est la période où un individu vit en un certain endroit – que l'on parle d'un quartier, d'une nation, ou d'une ville – plus cet endroit devient associé à l'identité de l'individu lui-même. Et ainsi, les critiques formulées envers cet endroit peuvent être perçues comme des attaques dirigées contre la perception de soi-même qu'entretient l'individu. Mais la manière dont l'histoire a été enseignée dans les écoles, et même dans les universités, il y a 40, 50 ou 60 ans peut largement expliquer cette résistance. L'histoire était enseignée d'une façon très didactique et selon une interprétation whig où le commencement d'un récit est toujours parfait et ne tend qu'à s'améliorer. Les individus qui ont appris leur histoire il y a 50 ou 60 ans ont reçu un enseignement très peu critique, qui ne se compare même plus à celui reçu par nos élèves de niveau élémentaire. Une discussion plus analytique présentant des points de vue critiques serait complètement étrange à leur compréhension de l'histoire. Les répondants plus jeunes ont été enseignés dans une perspective qui encourage la pensée critique et les points de vue divergents, mêmes négatifs, ont l'occasion de se retrouver au cœur de discussions sérieuses, et ne se font pas automatiquement omettre.

Il est important de remarquer que plus le niveau de scolarité d'un répondant est élevé, plus faible est sa tendance à se méfier des critiques effectuées à l'encontre de l'histoire de son pays ; les répondants universitaires démontraient un degré de méfiance à peu près inexistant. Ce qui est également intéressant, c'est que les répondants dans la cohorte la plus jeune étaient également les moins méfiants face à l'esprit critique, précisément parce qu'ils ont été enseignés à travers cette nouvelle approche valorisant l'esprit critique. Une approche qui fait appel à un esprit critique dans l'analyse de faits du passé aura tendance à créer une conscience historique différente et une relation différente (et, je crois, plus saine) envers l'histoire de sa nation. Une approche critique envers la compréhension de l'histoire nationale (aussi bien que de n'importe quelle sorte d'histoire, que ce soit l'histoire derrière une science ou l'histoire nationale d'un autre pays) est précisément ce que l'on recherche en tant qu'enseignant. En fait, les résultats associés à la cohorte la plus jeune semble suggérer qu'une approche critique envers l'histoire peut encourager une identification nationale plus forte qu'une approche motivée par la propagande.

Je crois qu'il est également important de noter que les répondants les plus âgés ne se sentaient pas à l'aise face à l'idée que différents groupes ethno-religieux peuvent avoir une compréhension différente de l'histoire nationale alors qu'une majorité substantielle de répondants, surtout les jeunes répondants, se sentaient plus à l'aise avec ce pluralisme. Cette ouverture peut aussi bien être attribuable en grande partie aux changements dans le paysage culturel qui fait que les jeunes américains sont beaucoup plus ouverts aux différents modes de vie et envers la diversité culturelle. Cet ouverture d'esprit contribue à l'enrichissement de l'enseignement historique à l'école secondaire en même tant que le curriculum scolaire la renforce à son tour. Je crois que pour la jeune génération, une approche multiculturelle et critique du passé est le produit de l'interaction de l'éducation scolaire et de l'esprit de tolérance présent dans la culture des jeunes.

Les circonstances dans lesquelles se trouve un individu au niveau personnel ainsi qu'au sein de son groupe d'appartenance ont une influence partielle mais inéluctable sur sa façon de concevoir l'histoire. Ce que les individus, jeunes et moins jeunes, contribuent lors d'une discussion dans un établissement scolaire ou lors d'échange en société dépend de ce que l'on appelle dans le jargon « *la position du sujet* ». Ceci est clairement énoncé par les mots du philosophe Thomas Nagel, « il n'y a pas de point de vue de nulle part »[1], et quelle que soit notre position en relation à un sujet, notre interprétation de celui-ci va inévitablement être influencée par les circonstances dans lesquelles on se trouve.

Ceci peut être observé à travers différentes variables présentes dans l'histoire américaine. Ce n'est pas uniquement l'âge et la race qui font une différence. La richesse et le niveau d'éducation, ainsi que la race, sont les variables les plus importantes. En général, plus la richesse et le niveau d'éducation sont élevés (deux facteurs qui sont fortement interdépendants), plus les individus ont tendance à être satisfaits de leur relation envers leur histoire et à avoir une opinion positive sur le passé de leur nation. Une scission importante émerge toutefois autour de la troisième variable, la race. Cette division n'est pas marquée par l'hostilité mais par une différence de perspective. Cette différence est formée par une expérience historique qui a été distincte, et elle est le reflet de l'exclusion partielle de la promesse faite par le rêve américain vécue par une partie de la population.

Les bien nantis sont les vainqueurs ou les descendants de vainqueurs précédents. Il n'est donc aucunement surprenant que leur attitude envers l'histoire de la nation soit positive et qu'ils la soutiennent volontiers. Ils ont les moyens d'être tolérants envers les versions alternatives de l'histoire puisqu'ils ne se sentent pas menacés par celles-ci. Les individus avec un niveau d'éducation élevé sont également vainqueurs. Les données laissent entrevoir une ouverture envers le pluralisme culturel et politique et envers la pensée critique parmi les individus ayant une formation académique supérieure. Des valeurs comme l'ouverture d'esprit peuvent se développer dans un environnement de privilège, mais elles sont également des valeurs centrales à l'enseignement supérieur et ce sont des valeurs apprises qui maintiennent un engagement conscient envers cette interprétation particulière de la vie en société et de l'histoire nationale.

La division raciale entre les Blancs et les Noirs est un produit de l'histoire. Et un effet de cette histoire au États-Unis est une corrélation inverse entre le fait d'être noir et la richesse. Ceci amplifie probablement certaines différences et influence certaines réponses données par les sujets de notre recherche. Les Noirs sont plus sceptiques en général en ce qui concerne la nation et l'histoire nationale, d'où un intérêt accru envers des histoires alternatives selon des perspectives ethno-religieuses différentes. Cependant, les données recueillies par notre sondage démontrent que les Noirs et les Blancs ont un niveau similaire quant à leur degré de confort face aux critiques véhiculées envers leur pays. Ceci est peut être indicatif d'une fierté envers la nation qui est communément partagée entre ces deux groupes.

Un des résultats les plus encourageants est le degré auquel tous les groupes, et plus spécifiquement les individus les plus instruits (donc ceux qui sont le plus souvent confrontés à la pensée critique envers l'histoire), démontrent un niveau de confiance élevé envers les enseignants et les professeurs, les manuels scolaires et les musées. Je trouve cela particulièrement intéressant que les musées ont été classés comme inspirant le plus haut degré de confiance. Pourquoi en est-il ainsi ? En fait, je ne détiens aucune réponse solide à cette question, mais je suis porté à croire que cela peut être attribué au fait que dans les musées, une étiquette faisant l'ébauche d'une analyse accompagne un objet réel et concret qui témoigne du passé. Si ma supposition s'avère être vraie, elle présuppose un certain dévouement envers une approche critique du passé, basée dans l'observation de preuves tangibles.

En conclusion, deux résultats m'ont particulièrement étonné. Les répondants vivant aux États-Unis, au Royaume-Uni et en France perçoivent tous leur nation comme étant dans un déclin historique alors que les Canadiens rejettent nettement le récit du déclin de la nation. Je suis surpris, stupéfié même, que les répondants des États-Unis s'évaluent comme ayant une très bonne connaissance de leur propre histoire et de l'histoire de pays autres que le leur. Ceci surprendrait évidemment n'importe qui étant un peu familier avec le genre de références qui sont faites à l'histoire et à certaines cultures dans les débats politiques ayant lieu présentement aux États-Unis. Mais bon, ceci est peut-être une leçon quant à l'efficacité des auto-évaluations !

NOTES

[1] Nagel, Thomas. Le point de vue de nulle part. Éditions de l'Éclat. 1993, 305 p.